

GAVIN'S CLEMENTE RUIZ

LES JOURS  
HEUREUX NE  
S'OUBLIENT PAS

roman

ALBIN MICHEL



© Éditions Albin Michel, 2023



*À mon père.*



*One love, one heart. Let's get together  
and feel all right.*

Bob Marley



# 1

Je déteste prendre l'avion. Patienter des heures, chercher son vol sur un écran, sortir ses papiers d'identité une fois, deux fois, les files d'attente, les sandwichs industriels, trouver son siège, et patienter encore. Chaque fois que je prends l'avion, je m'étonne de voir toute cette foule amassée, ces flots de voyageurs avides de s'arrêter devant la bonne porte d'embarquement, pressés de s'engouffrer dans l'avion. Il n'y a pas de bonne destination, que des raisons nécessaires de fuir. Je n'en ai aucune a priori. J'aurais préféré rester chez moi, à Paris. Auprès de ma femme et de mon fils. Mais surtout ne pas être là. Ma vie, faite de petits non-événements et de fragiles certitudes, me plaît.

Il aura suffi d'un coup de fil pour que je me retrouve coincé dans cet avion plein à craquer de touristes prêts à dépenser, visiter, courir d'un musée à l'autre pour avoir la bonne photo à publier sur leur Insta. Les interminables films de vacances qu'on visionnait autrefois

## LES JOURS HEUREUX NE S'OUBLIENT PAS

entre amis ou en famille sont devenus des projections internationales. La course aux influenceurs, la course à la meilleure vie virtuelle est ouverte.

Devant moi, un groupe de jeunes filles glousse. Elles ont des oreilles de Minnie en guise de serre-tête, l'une d'elles a les yeux bandés. Un couple de jeunes amoureux s'enlace, blottis l'un contre l'autre, dans leur bulle. Un homme avec un attaché-case consulte frénétiquement son téléphone portable, deux oreillettes bien calées, et montre des signes d'impatience. Une femme allaite son enfant. Un homme plus loin, en noir, les yeux rougis. Il me rappelle moi, six ans plus tôt, à l'annonce de son départ définitif.

Cette carcasse de fer est un concentré de vies suspendues... Tous ces individus patientent, attendent des instructions. Qui sont-ils vraiment ? D'où viennent-ils ? Le voyage permet de s'oublier, à défaut de se connaître. L'impression d'être emporté dans une transe collective, écrasante.

Je suis assis dans l'avion pour Valence. L'habitacle étroit m'opresse déjà. J'étouffe. Mes jambes frottent celles de mon voisin. Un Espagnol. Il parle fort à sa femme assise de l'autre côté. Une blonde à poitrine opulente. Elle l'écoute d'une oreille, dévore un panini avec avidité. La climatisation, la musique lancinante, les valises gonflées à bloc qui débordent des coffres à

## LES JOURS HEUREUX NE S'OUBLIENT PAS

bagages au-dessus de nos têtes, tout ce trop-plein me pèse. L'hôtesse a dû repérer ma nervosité, elle tente de me servir un café soluble et des biscuits secs. Je refuse. Je préfère me ronger les ongles en regardant les moutons nuageux à travers le hublot. Je cherche mes AirPods dans mes poches. Je les glisse dans mes oreilles. J'entends mon cœur battre à tout rompre. Je ferme les yeux.

Depuis la veille au soir, je n'arrive plus à me concentrer. Hier, ma belle-mère Victoire, la nouvelle femme de mon père, m'a appelé. J'étais en pleine conférence de rédaction. J'étais censé présenter les photos pour les trois prochains sujets du magazine sur le yoga à Coco, ma rédactrice en chef. J'étais particulièrement fier de mes trouvailles. Des postures incongrues. Des paysages de rêve inspirants. Des recettes vegan pour anorexiques en mal de bien-être factice. Quand j'ai répondu, au troisième appel, Victoire, sans s'encombrer d'un éventuel «Bonjour», m'a lancé : «Ton père va mal.» Elle ne m'appelle jamais. J'ai marqué un temps d'arrêt. Pourquoi m'appellerait-elle d'ailleurs ? Dans le combiné, j'ai entendu son souffle court. Mon silence a semblé l'énerver davantage. «C'est grave, Gontran. Ton père va mal. Très mal. Il fume, il boit, il se tue à petit feu. Faut faire quelque chose. Moi, j'en peux plus.» J'ai entendu un appel à l'aide. Ni plus ni moins.

J'ai demandé ce qu'elle voulait que je fasse. «Faut que tu viennes, là, je ne sais plus quoi faire. J'ai peur pour lui, Gontran.»

Première fois que ma belle-mère me parlait aussi franchement. Librement. La peur désinhibe. Ses sentiments à l'égard de mon père m'ont semblé sincères. Depuis que nous nous connaissons, nous n'échangeons que des politesses. Avec ses mots très brefs, notre relation passait à la vitesse supérieure. Faut-il attendre les situations les plus graves pour se parler franchement ? Son appel m'a vite laissé un goût amer. Elle connaît mes relations rares, un peu rugueuses avec mon père (euphémisme). Mon père après tout n'a jamais surveillé sa santé, sa vie n'ayant été faite que d'excès et d'abus en tous genres. Je ne suis qu'à moitié surpris. Cherche-t-elle à nous rapprocher de manière un peu brutale ? La peur dans la voix de Victoire à l'autre bout du fil ne semblait pas feinte pour autant. J'ai ressenti son exaspération, j'ai entendu son désespoir. «Viens, Gontran. C'est important.» Coco, ma rédactrice en chef, derrière la vitre du bureau dans lequel je m'étais isolé, a froncé les sourcils : j'ai compris à son visage que je devais être livide à mon tour. «OK, je vois comment je peux m'arranger», ai-je répondu à Victoire.

Coco m'a immédiatement ordonné de partir. Sur un ton catégorique qui n'autorisait aucune contradiction.

«Prends des RTT, t'en as plein. Je crois que ça s'impose, là, non ? Je te signe ta demande tout de suite. Faut que tu y ailles. Ne déconne pas, Gontran.»

Elle connaît par cœur mes histoires avec mon père. Les hauts. Les bas surtout. Elle a toujours été très présente. À mon mariage, à la naissance de mon fils, à la mort de ma mère. Une collègue, une chef, une amie. Comme une seconde mère.

Mes histoires de famille, elle, la vieille fille orpheline, la fascinent.

Et je crois qu'elle a toujours eu un faible pour mon père.

– Il me fait un peu penser à Richard Gere, dit-elle à chaque fois que je lui montre une photo de lui.

– Bah si lui, c'est Richard Gere, Pretty Woman, elle a morflé !

J'aime Coco. Sa voix rauque, son odeur de Gauloises, ses longues robes qui camouflent un corps difforme d'un mètre cinquante-cinq et ses tonitruants éclats de rire à faire trembler les murs quand elle rédige l'horoscope de la semaine. «Argent : arrêtez de compter. Sexe : ah bah, si ça peut servir.»

– Va. Vite. Je veux plus te voir. Et fissa, me lâche-t-elle en me désignant la porte de l'open space.

J'ai attendu d'appeler Claire, ma femme, pour me décider. «Ton père nous emmerde depuis tellement

de temps, a-t-elle répondu, expéditive et blasée. C'est quoi, sa dernière trouvaille ? Un infarctus du doigt de pied ? Un peu plus, un peu moins... ça ne changera pas grand-chose. Vas-y, si ça peut te rassurer. Mais tu sais ce que j'en pense. Je ne peux pas rester longtemps en ligne, Gontran. Mes boss américains attendent ma présentation. Tu peux quand même t'occuper de Léo ce soir ? Rassure-moi : tu ne pars pas aujourd'hui ? »

Sur mon portable, j'ai vérifié. Les premiers vols pour l'Espagne et Valence étaient annoncés pour l'après-midi du lendemain. Sans vraiment réfléchir, j'ai acheté mon billet en ligne, et reçu la validation de mes RTT dans la foulée. Michel, mon vieux collègue, a trouvé surprenant que je m'absente aussi subitement. Comme à son habitude, il a râlé. En temps normal, j'aurais écouté ses réflexions. Mais les mots de Victoire tournaient en boucle. « Ton père va mal. Très mal. »

J'ai fait des cauchemars toute la nuit. Mon père pilotait l'avion qui me menait à lui. Il me forçait à faire un saut en parachute, mais ne sautait pas. J'ai eu peur que ces mauvais rêves soient prémonitoires. J'ai rejoint l'aéroport, épuisé. Là, j'ai vu tous ces hommes, toutes ces femmes, ce groupe d'amies aux oreilles de Minnie, cette femme et son bébé, ce type avec son attaché-case, tous plus heureux les uns que les autres de quitter ces lieux pour différentes raisons. J'ai tenté de me fondre dans la

## LES JOURS HEUREUX NE S'OUBLIENT PAS

foule. Pour faire comme eux, mais je traînais les pieds. J'ai levé la tête et j'ai vu l'horaire de mon vol. Impossible de reculer. J'ai montré mes papiers, rangé ma valise tant bien que mal. J'ai salué mon voisin avec ses genoux proéminents et ses grosses cuisses. J'ai inspiré lentement, je me suis rassuré comme j'ai pu.

Voilà. Je suis prêt. Je replace mes AirPods. Mon cœur bat toujours aussi vite.

Les voyages, j'en suis certain désormais, épuisent plus qu'ils ne consolent.

## 2

Mon père n'a jamais rien fait comme les autres. Toujours à côté de la plaque et à en faire des tonnes. À chaque anniversaire, il m'emmenait dans des magasins de jouets et m'achetait bien plus que ce que je souhaitais.

Pour les vacances, mes parents ne planifiaient rien. C'était l'improvisation totale. Mes copains séjournaient à la mer, à la montagne, à la campagne... Moi, je passais des semaines dans une roulotte au milieu d'un champ ou encore dans un B&B de la province du Gutland, parce que mon père avait manqué la sortie pour Calais et l'Angleterre et que nous nous étions retrouvés sur un ferry pour le Danemark à Ostende...

Le jour de ma naissance, mon père n'était pas là pour couper le cordon. Représentant de commerce dans l'ouest de la France, il est arrivé trop tard à cause de la neige. Au moment de déclarer mon prénom, il a voulu m'appeler Mickey. L'agent d'état civil – le même

## LES JOURS HEUREUX NE S'OUBLIENT PAS

qu'à leur mariage – a refusé. Mes parents ont réfléchi pendant deux jours. Quand mon père y est retourné, il a proposé Donald. Capitaine Crochet a refusé à nouveau, malgré son statut de témoin. Une semaine après ma naissance, mes parents ont finalement opté pour Gontran. Oui, Gontran, comme l'ami de Donald et Mickey. Étrangement, j'ai toujours détesté les films Disney. Et tout autant les souris.

Mon père est aussi hypocondriaque. J'ai trente-neuf ans. Il a déjà dû mourir trente-neuf fois depuis ma naissance. Et ressusciter autant de fois. Des crises cardiaques, des cancers du côlon, du poumon, des attaques cérébrales, j'en passe et des meilleures. Quand le cancer de ma mère – un vrai – s'est déclenché, il était presque déçu que cela ne tombe pas sur lui, depuis le temps qu'il s'y préparait.



### 3

– Tu as fait bon voyage? me demande mon père, d'un ton pète-sec.

Quand je l'embrasse, mal rasé, ses cheveux gris en bataille et visiblement gras, je suis saisi d'un haut-le-cœur. Un relent âcre dans son sillage m'agresse, comme une odeur de chien mouillé. Je mets ça sur le dos de l'atmosphère ibérique. Il fait lourd pour un mois d'avril.

– Très bon, je réplique. Sauf que je m'attendais à te trouver à l'hosto, à l'article de la mort. Et que, quand je te vois, là, j'ai l'impression que tu n'as jamais été aussi en forme.

Il porte un short de jogging trop large à élastique pour dissimuler une bedaine qui prend de plus en plus de place. Mon fils, petit déjà, lui tapotait le ventre en le surnommant Grobelix. Il n'a jamais si bien porté son surnom. Aux pieds, des Crocs orange. Et un bronzage à faire hurler un dermatologue.



LES JOURS HEUREUX NE S'OUBLIENT PAS

– Et moi? renchérit mon père. Tu crois que ça ne me surprend pas, ton hystérie au téléphone : «J'arrive! J'arrive!», comme ça, en pleine semaine, comme si c'était une question de vie ou de mort! Qu'est-ce que t'as fait de Léo? Et Claire? Ils ne sont pas avec toi?

Je fais signe que non et enchaîne.

– Et Victoire? Elle n'est pas là, elle non plus?

– Elle s'est barrée. Un puits à creuser au Togo ou je ne sais où. J'en ai rien à foutre.

Je commence à comprendre que Victoire m'a tendu un piège dans lequel je suis tombé à pieds joints.

– Barrée... barrée?

Mon père élude. Je sens que la situation est tendue.

Je monte à bord de la vieille camionnette dont la portière couine. Je ne sais pas comment un tel engin peut encore rouler. La même odeur nauséabonde qui entoure mon père envahit l'habitacle couvert de poils. Le temps de me boucher le nez, deux grosses pattes velues tachetées de noir et de blanc s'abattent sur mes épaules et une longue langue râpeuse commence à me lécher le visage.

– Il est très tactile, lance mon père, en guise de présentations.

– Mais... c'est quoi ça?

– Bah, mon chien. Quelqu'un l'a abandonné devant ma porte. Toute une portée. On en a tous pris un avec

les voisins. Moi, j'ai hérité du mâle. J'hésite. Je ne sais pas. Peut-être un croisement de dalmatien avec un berger allemand. En tout cas, debout, il est plus grand que moi et il pèse déjà quarante-huit kilos, t'imagines, à même pas un an !

– Pas trop, non. Et il s'appelle comment ?

– Gontran.

Je reste sans voix.

– Gontran ? Mais tu te fous de moi, là, papa ? Tu as appelé ton chien comme... moi ?

– Bah quoi ? Je te vois plus, de toute façon. Tu ne viens jamais ! Ça ne change rien ! Si ?

– Déjà que m'appeler Gontran, ce n'est pas la meilleure idée que tu aies eue dans ta vie. Mais de là à pousser le vice jusqu'à donner le même nom à ton chien...

– T'as tort de t'énerver. C'est plutôt un hommage, tu sais... Quand je l'ai vu, dans ma main, une petite boule de poils, j'ai tout de suite pensé à toi à la maternité dans mes bras. Il ronflait, il pétait, et il me léchait...

– Et ça, ça t'a fait penser à moi ?

– Non, c'est juste que j'ai eu envie de rattraper le temps perdu.

– Avec ton chien ?

– Non. Enfin, oui. Enfin avec toi, quoi ! J'ai le sentiment d'être passé à côté de toi, Gontran. J'ai l'impression que nous deux, on ne s'est jamais bien compris.

## LES JOURS HEUREUX NE S'OUBLIENT PAS

Alors, avec Gontran, mon chien, précise mon père en insistant bien, j'ai essayé de... j'ai fait comme si...

Il cherche ses mots.

Moi, je bouillonne intérieurement. Me taper une heure de RER, deux heures de vol, m'asseoir dans un taudis au milieu de cette odeur de chien mouillé pour entendre mon père m'annoncer qu'il veut se racheter une conduite via son chien qui porte le même nom que moi... j'ai du mal à encaisser.

Mon père s'arrête de parler. Son ventre entrave le volant. Il tourne alors la tête vers moi. Dans un réflexe rapide, je regarde vite la route, puis lève les yeux vers mon père. Et sur ses joues, je vois couler des larmes.